



Au nom des pères

Guy Bénédicti

Elu d'un arrondissement de Paris, chargé des affaires scolaires

*L*a jeunesse ? Il faut qu'elle se passe. Comme une colique ou un inquiétant mal de tête. On pourrait bien s'en passer ! Pour les pères (la société), la meilleure des jeunesses est celle qu'on n'entend pas. Sérieuse, studieuse, laborieuse, respectueuse... etc. À sa place. Qu'elle se passe de son don, la jeunesse, justement. Qu'elle se taise donc et elle n'existera pas. Ce serait bien mieux comme ça. Pas vrai ?

Je suis citoyen laïque dans l'espace public. Et homme dans l'espace public et dans mes espaces intérieurs.

J'essaye de voir.

Est-il important de croire ? De ne pas croire ? Et à quoi ?

Peut-être ou peut-être pas. Ou peut-être et peut-être pas.

Alors parler de dieu ne présente qu'un intérêt polémique, donc pas d'intérêt du tout.

N'en parlons plus.

Mais dieu est la plus haute hypothèse, la plus haute synthèse dont l'homme puisse rêver.

Elle contient l'univers et tous les imaginaires inimaginables, avec moi-même et dieu comme hypothèse, cette abstraction invisible et incarnée dans la parole, donc proche de toute chair puisque parler est aussi acte de chair.

Par conséquent dieu a sa chair aussi, ce dont les croyants ne se méfient jamais assez. (les non croyants se méfient-ils de leur non-croyance ? Ils devraient l'interroger.)

Elle est là, glaise détrempée qui étouffe quand ils parlent de lui. Autre raison d'ignorer ce dangereux exercice.

Alors comment s'en sortir ?

Il est tout de même crucial de se laisser interroger par son hypothèse silencieuse, de dialoguer à haute voix avec elle, de s'ébattre en elle, illimitée par principe et donc mise à mort dès que mise en mots.

Paroles de dieu et paroles de chair et paroles de monde, cet hic et nunc nombrable, nommable, et paroles d'univers. Ces infinis de l'infini, orientés, ou désorientés par leurs unités, (uni vers, unis vers quoi d'ailleurs) !

Tout indécrottable, bien sûr. Mais paroles.

On tombe sur des traces, par sentes de maraude et de braconnage, affleurant dans les mythes, tapis dans les sciences, oubliés dans les sagesses, des nations ou des ascètes, et dans les couches géologiques premières des religions.

Il ne s'agit pas de s'en inspirer. Mais de les lire. Et les intégrer dans notre quête de sens pour nous réaliser.

Les responsables de Mélampous m'ont demandé mes réflexions sur la jeunesse. J'ai déjà commencé, vous le voyez, à y répondre dans son esprit, comme si elle était encore mienne.

Mais la jeunesse est-elle un âge ?

Nous n'aurions qu'à voir le regard de certains enfants de nos quartiers et banlieues, de ces réchappés des tiers et des quarts monde que nous nous obstinons à reléguer comme si nous ne voulions pas regarder notre inhumanité. Ils portent hélas ! déjà, et trop, et plus d'existence que certains adultes, plus ou moins âgés ou vieux.

Mais ceux-là ont fui : ont-ils jamais rêvé d'eux-mêmes, cet impérial désir de la jeunesse ?

Et ce n'est là que réflexions personnelles.

Discutables. C'est leur modeste prétention.

ABRAM le jeune ET TERACH l'adulte

Térach quitte Ur, ville du delta de l'Euphrate, avec son fils, Abram, « père élevé », sa femme Saraï, son neveu, Lot, orphelin de père, et son épouse. Il n'atteindra pas Canaan, sa destination. Il s'installera sur le plateau de Charan où ce fleuve prend naissance. Arrivée à ses propres sources ? Ou étape, tout aussi symbolique ? il y meurt et résonne en Abram sa voix éternelle : « *va-t-en de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton père, dans le pays que je te désignerai...* ». L'ordre s'accompagne d'extraordinaires promesses. Est-ce assez clair ? Le pays où il est né, sa patrie, c'est Ur. Il l'a abandonné dans la suite du père. Le message ne désigne donc pas un pays de départ identifié, une patrie physique. Dans cette lecture, on peut dire que la maison est non le bâti en pierres, en pisé, ou tente en poils d'animaux domestiques, mais l'espace spirituel animé et dominé par Térach. On sait en effet que ce dernier fabriquait des idoles et s'adonnait à leurs cultes. Sacrifiait-il des humains ? C'était courant. Quoiqu'il en fût, Abraham y renoncerait. Ce sera son histoire.

Partir ? Qu'il est jeune ! On le nomme « *père élevé* ». Pourquoi ? Il n'a pas d'enfant. Respect craintif ? Prédestination acceptée ? Orgueil ? Mais, tout vertical qu'il soit, il interprète à l'horizontale la voix qui s'élève depuis son vertige intime. Il la projette dans l'espace extérieur. Il part donc. Quitte-t-il la maison du père ? Physiquement, oui. Réellement ? Non. La voix n'a nommé aucun pays. Mais il reprend la marche pour Canaan, but ultime du père. Abram, patriarche sans descendance, entraîne derrière lui sa femme, la famille de son cousin Lot, les serviteurs et les biens. Tout ce sur quoi le père régnait depuis Ur passe dans son destin. Leur a-t-il fait part de ses motivations ? Il ne quitte pas la maison paternelle, il en déplace la résidence... Térach disparu motive encore son fils et lui impose le choix de son existence. Seules sont rompues la présence et la proximité physiques. Reste la continuité historique entre les deux générations. Abram, soit accomplit la vocation de son père, soit s'accomplit avec son père, au delà de valeurs de vie différentes, et malgré l'exigence de tout quitter.

Partir ? Le nomade natif, et par l'appel, qu'est Abram sait ce que c'est. Seul, dans ces déserts, c'est après la mort qu'il court et qui tôt le prendra. Survivre, quand on n'a que ses pas pour espoir, c'est ascèse déjà et c'est ensemble. « *Père élevé* » mais aussi de son temps. Patriarche, il ne se distingue ni des siens, ni de ses biens, unité indivisible. La voix qu'il a entendue, lui, et lui seul, « *va-t-en...* », il l'étend instinctivement à tous, y compris à son père et à sa vie

spirituelle. Sa décision, il l'impose aux autres, parents et serviteurs. Y songeaient-ils, ceux-là ? En tous les cas, la voix les a ignorés. Et l'aventure personnelle d'Abram les implique. L'exigence de la voix, intime mais sans qu'il ait prise sur elle, les transcende tous. Ne sont-ils pas soumis au seul vouloir d'Abram ? Des questions effleurent-elles le jeune chef ? C'est bon pour lui, c'est pour tous. Son père a-t-il agi autrement ? Il était parti, ils avaient suivi. Un patriarche décide. Et partir, il le faut bien ! La voix l'ordonne. Le « *père élevé* » s'exécute.

Respectueusement. Il part dénouer les limites de son monde. Le sait-il ? Il le craindrait plutôt.

Avec craintes et calculs, Abram obéit littéralement, enserré qu'il est dans ses expériences partielles, composites, ses soucis matériels et spirituels et son histoire familiale. Sans retard, il se soumet à cette voix qui le convoque. Mais, s'il la reconnaît dans sa distance intime, inexplorée, il ne la connaît pas vraiment. Est-ce la voix du père qui, depuis l'au-delà de ce monde, le commande ? Est-ce alors l'éternité qui prend parole en lui ? Il la pressent. Incontournable. Impossible de se l'approprier. Et encore moins la devancer ! Alors, lui obéit-il. Comme il l'entend. Elle s'attachera à ses pas. Elle lui proposera des étapes, des progrès. Il l'écoute, certes. Il la comprend ? Pas toujours à l'instant, mais après coup, comme une obscure leçon qui l'éclaire et, parfois, le torture. Il la craint. La voix le pousse. Et son ascension spirituelle se poursuit. On dirait que Abram est plus l'aventure terrestre de la voix qui s'élève en lui qu'il ne construit sa propre histoire. Il est soumis. Elle l'entraîne, le bouleverse. Il lui a dit oui, pour toujours. N'est-il pas « *père* » en élévation ? A quoi, jusqu'où l'engage cet oui ? Ça...

« *Lek Lekka !* » Va-t-en de ton père, éprouve-toi, va vers toi-même, lui a intimé la voix. Mais que c'est dur ! Quitter son père ? Et soi-même, mais c'est quoi ? Et c'est où ? C'est déchirer son enfance qu'entreprendre son histoire à soi ! Il le sait ? Il subit. Avec les tourments orgueilleux, les voltes faces impérieuses de ces besoins inconnus qui le traquent et s'éternisent d'avoir à être et de ne pas s'épuiser. Et la voix, là ! Quitter père ? Errances ! Non. Térach mort l'a abandonné. Il y a des décisions qui s'imposent sans qu'on les désire. Tant mieux ? Tant pis ? Elles claquent telles un ordre. « *Va-t-en !* »

Partir, c'est être chef ? Adulte ? Déjà ? Soi-même, que c'est loin ! Que de traverses pour ne jamais y arriver ! Ce n'est pas que l'histoire de Térach et Abraham. Des pères et des fils, il y en aura toujours. Des fils, des jeunes hommes un jour, au physique adulte déjà mais dénués encore de la capacité sociale de se vouloir et de faire souche. En ces âges bibliques, Abram est jeune. Que



d'ailleurs il vive en ménage avec une épouse inféconde, à une époque où les enfants disent la puissance à respecter, indique à tout coup les maturités non encore réalisées. En tout cas, leur non-usage plénier. Mais c'est la loi : on se retrouve toujours doté de moyens avant de détenir leur maîtrise. Que faire avec ? Que se faire avec ? Abram le jeune est un adulte en questions. Incomplet, il se fait nomade. Cela signe encore la jeunesse. Ah ! libre dans les excitations de l'obsédant tourment de son moi, livré à l'encre universelle écrivant le roman du seul Etre qui peuple ce monde vide de sens, soi-même ! Qui ne s'est illusionné en ce tempétueux délire qui fait jeunesse et donne à se rêver ?

Il y a toujours les pères. Des patriarches autoritaires dont se déchirer pour les jeunes. Mais pas trop fort. Partir, c'est comme décider d'être orphelin. Alors, mais à petits pas, s'éloigner. On les emporte, en fonds de soi, momie crainte, prête et prompte à reprendre vie et rigueur. La voix dit « *va-t-en* » Abram entend pour « *Canaan* ». C'est encore ainsi. Le père ne tombe pas, sables défiés des semelles de vents de ses enfants. Ils s'éloignent pour que le souvenir déifie le père sans contrainte. Ils le cristalliseront dans le renoncement de leur être et... La jeunesse ! En cela, illusion violente.

ABRAHAM, père et adulte, ISAAC, fils et jeune

Abram a mûri. Il s'est stabilisé en Canaan. A quatre-vingt six ans, lui naît un fils, Ismael, celui de la seule chair. En effet Saraï, ménopausée, met dans la couche patriarcale, l'esclave Agar, qu'il engrosse. Sitôt fait, il la jette dans le désert. Alors, si « élevé » que ça, le père à venir ? Il sait qu'il condamne la femme et l'enfant qu'elle porte. Mais elle s'humilie et regagne le campement. Voici Abram adulte prouvé. Responsable ? Après quoi, à quatre-vingt-dix-neuf ans, la voix, pour la première fois, l'appelle Abraham. Le nom reçu du père est effacé, il naît dans son nom de vocation. Il sera le « père des multitudes » à l'avenir. Sara va lui donner un descendant. Quoi ! ? Il aura cent ans et elle... Justement ! Naît Isaac, « il rit ». Ismaël et sa mère, derechef, au désert. Place nette pour le petit à chérir. Pour mettre au monde un fils vrai, il faut être trois. La voix est première. Une naissance, c'est miracle, étonnement divins, espérés, respectés, bénédictions et avènements en pluies. Éblouis, les cœurs éperdus... Abraham est devenu adulte approuvé, légitime. Vit-il cela avec force ? Exit Térahan ?

Passent des années. Voici Isaac jeune homme. Un bon matin, Abraham quitte la maison, il traîne derrière lui une bourrique et son ânée de bûches, deux serviteurs, son

fils. A-t-il dit les raisons ? L'a-t-on questionné ? Un patriarche, ça ne rend pas compte. Un patriarche, ça ordonne. A lui de porter la destinée des siens, non ? C'est son honneur. C'est son orgueil. C'est son vouloir. Ah ! la montagne... Déjà ? Le père, le fils, ombre cassée sur ses talons, disparaît aux yeux des serviteurs. C'est sa route à lui, pas la leur. Dans le brouhaha silencieux des poussières solaires fumant comme cendres, il vit son martyr sur le sentier qui l'enserme dans ses lacets brutaux. Ils redescendent, c'est promis. Dur, très dur ! Il a obéi. « *Abraham ! - Me voici. - Prends ton fils, ton unique, celui que tu as aimé, et va-t'en vers le pays de Moriah, fais le monter en offrande...* » Ça, le pays promis à Charan ? Quoi, ce squelette de montagne ? La bénédiction, l'offrande qu'elle exige ? Qu'est-ce qu'il a à en décider ! Il est à la question. Il craint comme on lui est soumis. Et quoi, sinon craindre, elle, et ce triste monde ?

Pourquoi obéit-il aveuglément ? Bien sûr qu'il n'est pas parfait ! Il le sait bien ! Ismaël... Mais il s'en souvient aussi. Pour Sodome et Gomorrhe qui allaient être ensevelies sous un linceul de soufre et de cendres, il a tenu tête. Et les justes, rétorqua-t-il. Ils périront ? Mais s'il y en avait cinquante ? Mais quarante ? Mais trente ? Mais vingt ? Mais dix ? A la fin de cet obstiné tête à tête, son neveu, Lot et sa famille avaient été sauvés. Mais ici, ahanant, nuque brisée, vers ce pic de braises, desséché comme sa main, il tire son fils, vers... Pourquoi il est ici ? Lui prouver jusqu'où il peut la craindre ? Depuis le temps, elle pourrait le savoir, non ! Pour se prouver qu'il ne renoncera pas ? Elle est sans limite, elle est sacrée, la crainte. N'a-t-il pas sacrifié Charan ? Et depuis, même en pensée, a-t-il, une seule fois, refusé pour lui plaire d'immoler ? Refusée, la prémisse de ses récoltes ? La fleur de ses farines ? Le sacrifice de son veau, de son chevreau, de son agneau ? La crainte, c'est toujours plus, toujours au delà. Elle est religion. Mais cette fois-ci, c'est trop ! Et après, se supportera-t-il encore ?

« *Mon père !* » - *Me voici, mon fils ! - Voici le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? - dieu pourvoira à l'agneau pour l'holocauste, mon fils.* »... Oser rompre son silence ? ! Ces voix qui l'égorge à n'en pouvoir mais, est-ce elle, une fois de plus ? Ou l'écho de ses torturantes pensées ? Il n'en sait rien ! Que dire à Isaac ? Qu'est-ce qu'il pourrait bien lui raconter ? Que c'est la voix ? Qu'il ne la comprend pas ?... Non, il ne peut pas lui dire ça, se l'avouer ! Elle est sa voix, il est Abraham... C'est son problème à lui, pas celui de son jeune... Sacrifier Isaac ! Et il devrait comprendre ? Il souffrirait pour rien, ce mal absolu. Alors, il répond, comme ça vient, pauvrement, mal. Il esquivé pour ralentir cette impossible ascension. Ils le verront

toujours assez tôt, là haut... Trop tard. Chut ! Se taire. Il se soumet bien lui... Obéir sans savoir, c'est ça craindre. Le sommet ! En finir... Autel hâtif, pierres, bûches. Isaac ligoté. D'une main raidie, le père tire en arrière la tête, le fils offre les palpitations de sa gorge au ciel et le couteau, à son noir zénith efface le soleil...

Pourquoi obéit-il comme ça ? Eh ! c'est Isaac, c'est son jeunôt à lui ! Et le fils à celle-là, encore plus, hein ! Sans elle, Sara et lui... Elle le veut. Elle est son père. C'est son droit. Et comment l'élever jusqu'à Elle, Elle, la si céleste, ce fils, sans le saigner de son sang ? Elle, elle ne goûte que les fumées ! Et les cendres, c'est ses mains à lui qui vont les disperser ? Mais que peut-il ? Son père a fait ainsi. Se séparer d'Isaac. Elle le veut. Pour elle, toute seule. Il a déjà pleuré Charan pour... Ça... le pays de sa promesse ! ? Ici, tout se révèle. Ici, tout se détruit. Tout est consumé, ici. Mais il doit.

Suffoquée, sa voix l'envahit :
« Abraham ! Abraham ! - Me voici ! - N'étends pas la main contre l'enfant ! Je sais maintenant que tu crains dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. » Son effroi stoppe le geste. Le coutelas, comme l'éclair, plonge dans la gorge d'un bélier, heureusement là et que ses cornes emprisonnent dans le fouillis violent d'un roncier désordonné. Ouf ! Quelque chose a bougé depuis le commandement initial ? Ce n'est plus du tout le même scénario. On s'attendait à l'holocauste d'un jeune homme. Au final, on sacrifie un animal. Mais pas l'agneau par les deux évoqué chemin souffrant. L'adulte et le jeune, ils l'avaient bien compris qui serait l'agneau. La correspondance était trop parfaite par leur jeunesse, leur innocence et leur soumission. Et c'est le sang d'un bélier adulte, piégé par le symbole de la force, de la superbe, ses cornes, qui coule sous la lame. La voix attendait l'offrande de son Isaac à elle. Abraham entendit le sacrifice de son jeune à lui. Et elle les a sauvés du tragique non sens où Abraham les aurait tous les trois plongés. Ce fut juste !

La leçon du mont Moriah

Ouf ! Le père comprend-il ? Pour la vox populi, non. Elle parle toujours du sacrifice d'Isaac. Or il n'a jamais eu lieu. Surtout par bélier interposé. Isaac vivra et procréera. Il procréé encore aujourd'hui. Alors pourquoi cet épilogue inattendu ? Le Lévitique codifie avec une extrême minutie, les procédures, les motifs pour sacrifier et les offrandes à présenter. Or le bélier n'apparaît qu'en deux cas. *« Lorsque quelqu'un commettra une infidélité et péchera involontairement à l'égard des choses consacrées à l'Éternel... »* ou *« lorsque quelqu'un péchera, en faisant, sans le savoir, contre l'un des*

commandements de l'éternel, des choses qui ne doivent point se faire... il présentera en sacrifice de culpabilité, un bélier... » L'ascension spirituelle à laquelle Abraham a été contraint ne se parachève pas en immolant un veau, un chevreau ou un agneau, animaux offerts en holocauste car les leurs fumées sont agréables à dieu. Ici l'adulte, coupable à l'encontre du jeune, « consacré », ou du « commandement » de sa voix, sacrifie un bélier pour expier sa faute involontaire. Laquelle ?

Qu'a exigé la voix ? Qu'Abraham élève Isaac par son offrande. Non de l'immoler, enchaîné, sur un autel. Aussi l'adulte trouve-t-il sous sa main, non l'agneau symbolique mais le bélier adulte, son géniteur.

Qui est adulte et père sur cette cime si épurée qu'elle est esprit seul et reste épreuves car tout demeure questions incompréhensibles pour lui ? L'adulte Abraham. Coupable d'avoir conduit son jeune au sacrifice. Abraham, ce bélier prétentieux, qu'est-ce qu'il croyait ? Honorer et en tirer gloire ? Certes, il obéit. Est-ce mérite ? Prisonnier craintif de son monde, son crime leur aurait coûté cher !

La voix l'avait poussé à quitter, jeune alors, la maison du père mort. A faire son deuil. A s'en libérer. Ici, en ce sommet du monde et de sa vie où seul le ciel vibre au dessus d'eux, elle attend qu'il quitte, qu'il libère le jeune Isaac pour elle. C'est aussi son fils à elle, il le sait, non ? Par là, il est sacré à Abraham, comme l'autre à qui on doit hospitalité. Sur cette cime, il n'y a plus un fils et un père, ces rôles transitoires. Devant elle, il y a des pairs, avec un droit égal à elle, en elle. C'est violence pour lui. C'est mourir. Et il avait conduit le jeune au sacrifice ! Mais elle, elle est la vie, le profond de la vie ! Comment aurait-elle pu vouloir la mort ? Elle lui pardonne ? Il a obéi par crainte... Le « père des multitudes » n'est certes pas remis en cause, elle lui aurait alors trouvé un taureau pour sa culpabilité. Mais qu'Abraham renonce à tenir le jeune dans sa crainte. Qu'il le délie, pour courir enfin à elle librement ! Elle, c'est le pays promis, les multitudes, les bénédictions d'Abraham. Elle est au prix de ce dramatique voyage intérieur. S'est-elle faite toute lumière en son esprit ? Est-il arrivé jusqu'à elle ?

Avant de s'éteindre, le patriarche organisera les funérailles de Sara. Pour marier Isaac, son intendant ira chercher la nièce demeurée là-bas, à Charan. Symbole encore. Le cœur d'Abraham est resté dans la maison de son père en son éternité... Là-bas est la voix, là-bas, son aire. Même si elle vient de plus loin, de plus loin... Abraham vanne aux vents de l'oubli ce qu'il ne peut saisir et il se saisit de ce qu'il peut pour en faire comme il peut son pain et ses semences. La voix n'appellera plus Abraham. Elle a atteint ses



limites en lui. Le jeune, lui, a été oublié : attaché sur l'autel de Térach.

La voix a bien répondu à la question tragique, ou pensée, ou marmonnée, ou haut prononcée, osée par Isaac sur son destin. Mais la réponse, seul, l'adulte y a droit. Le jeune ne l'a pas entendue. L'ombre d'Isaac attachée aux pas du père et quasi muette n'en attendait-elle rien ? Ou est-ce la leçon ? Le jeune est pieds et poings liés à l'aventure de l'adulte. Les pères décident. Ils sacrifient sans savoir leurs enfants à l'expérience qu'ils ont de leurs propres pères... Que ce n'est pas normal, ils pressentent. Mais ils ont épuisé leur plus grande voix, étouffée quand ils étaient jeunes. Elle a beau leur répéter qu'adulte c'est être réalisé, que se réaliser c'est vivre, que se vivre c'est donner à vivre, c'est donner à leurs jeunes de se réaliser. Ils ne se comprennent pas car ils survivent dans la cicatrice des commandements de leurs pères. Nous sommes de cette civilisation où les pères bloquent la voix profonde de l'humanité. Nous sommes cette civilisation où les jeunes sont liés sur l'autel dressé pour recevoir le sacrifice de sa culpabilité que l'adulte ne sait pas faire.

Ce qui s'est passé sur le mont Moriah est un rite de passage, une initiation. Tout y est symbole, choisi, concis, épuré. Sommet écarté ; solitude, protagonistes ignorants ; pierres, autel, bois pour le feu ; buisson désordonné, bélier cornu ; chemin d'épreuves, de questions ; la mort à laquelle on échappe, re-généré. La leçon outrepassa l'esprit qui, brutalement a plongé à s'y noyer dans la révélation de sa plus haute vérité. Qui initie ? Le père responsable ? Non. La voix. Qui est initié ? Le jeune ? Non. L'adulte. La

plus haute leçon ? Cette cime solitaire, sommée par le ciel seulement, c'est le pays qu'elle a appelé Abraham. Isaac, né du ventre de Sara, il l'a circoncis. A-t-il compris qu'il le libérait alors de son géniteur, du lieu et du moment de sa naissance et que son fils n'appartenait pas ? Aucune vie n'appartient au corps dont il a dépendu. Pourquoi naîtrait-elle au monde, sinon pour gagner son intime patrie ? Les multitudes, les bénédictions, c'étaient les êtres auxquels Abraham offrirait leur liberté où chacun ferait vie inégalée dans son tête-à-tête éternel avec la voix ! Compris ?

La voix s'est éteinte. Abraham s'est-il retiré de Isaac ? Lui a-t-il fait don de la voix ? L'a-t-il offert à la voix ? La Bible se tait sur ce qui suit le sacrifice inespéré du bélier. A culpabilité involontaire, sacrifice inimaginable. A sacrifice incompris, faute sans réparation. La jeunesse appartient à l'aventure des adultes, à la justification dont ils ont besoin pour croire vivre. Ils le sentent bien, ce n'est pas normal. Mais ils ne sortent pas vainqueurs du dramatique débat intérieur avec leur voix. Leur jeunesse est un moment de latence sociale, d'inexistence, lourde de conséquences. Des jeunes déroutent parfois... Pour briser les chaînes ? Ils retombent, hélas ! plus promptement encore dans l'ornière paternelle. Abram, le « père élevé » dans sa jeunesse, Abraham, le « père des multitudes » dans son âge adulte, Isaac... Isaac sans voix... Isaac vivant malgré lui, ou Isaac survivant sans elle ? A jeunesse non assouvie, adulte non abouti. Être adulte alors ? C'est oublier qu'on fut jeune ou qu'on ignore la jeunesse dont on a été spolié. Sinon, comment croire qu'on aurait vécu, qu'on pourrait vivre encore ? ■